

BERNARDIS Frédéric
Pseudonyme : Vladimir Vladimirovitch
Titre de la nouvelle : Le mendiant

Le mendiant
Par Vladimir Vladimirovitch

*Il y avait de quoi rendre fou un sage ;
tâchons qu'il y ait de quoi rendre sage un fou.*

Nerval

PREMIERE PARTIE :

TOMMY

En ces heures d'écritures, quelque part ailleurs, au beau milieu du salon d'un appartement, un homme est raidi sur son fauteuil. La tête penchée à l'avant, les coudes posés sur les cuisses, faisant craquer ses jointures, il est comme hypnotisé par la TV ; qui débite en deuxième vitesse les nouvelles du matin. Ses yeux exorbités sont rivés au poste et ne s'en détachent jamais, pas même pour plonger dans le grand saladier rempli de chips. En conséquence de quoi, avant d'en saisir une grosse et grasse poignée, sa main doit précautionneusement et longtemps tâtonner la petite table ; et chaque fois que celle-ci porte à la bouche, ou les chips, dont la moitié s'émiette sur le marcel maculé d'auréoles huileuses et graisseuses, ou la bière avoisinant le saladier, de saillantes veines, de puissants muscles jouent un peu partout.

Suivant un tel régime, sans doute un encombrant bedon, et d'adipeux boudins, lui siéraient davantage ; mais rien de tel ne paraît. S'il n'en est rien, cela doit être imputé au fait que notre adonis pondère cette alimentation malsaine par une tension prodigieuse, et ce journallement, du lever au coucher.

Pour illustration, le voilà qui, sur les coups de sept heures et demie, entre dans sa première crise : la plus aiguë toujours. Un mot suffit en effet, un visage, un paysage, un idéogramme seulement, qui soit inscrit dans le registre asiatique que renferme le cerveau de cet homme, pour qu'à son évocation ce dernier empoigne le fusil à pompe, toujours armé sous le fauteuil, et décharge entre deux roulés-boulés les sept balles en magasin, persuadé qu'il est alors d'être pris en embuscade par les forces du Viêt-minh. Ainsi, aujourd'hui, dès sept heures et demie donc, une information est lâchée qui réveille en lui de sourdes terreurs ; le poing frémit, fébrile, les convulsions déforment une brève seconde son harmonieux faciès ; Et soudain, de ses entrailles monte, surgit et vocifère une voix plus farouche que tout : *Sales Niaqwës !!! Je vais tous vous crever !...*

Pour le voisinage, ce rugissement constitue le signal. Tous tombent alors à plat ventre et prient, s'ils ont la foi, halètent ou sanglotent dans le cas contraire ; car le bal est dès lors ouvert sur quinze secondes de fournaise, parfois plus si par malheur d'autres munitions se trouvent à proximité. Ce n'est plus ordinairement que doubles craquements, détonations, verres pulvérisés, cris de haine, murs explosés, et douilles éjectées, heurtant l'une après l'autre le sol... Mais cette fois-ci, après seulement trois coups, et tout de même deux grosses trouées, une sonnerie grêle retentit du cellulaire qui coupa court au massacre. Voyez un ballon prendre hiératiquement son essor pour la lune, qu'éclate subitement du bec un oiseau fusant de toute sa vitesse, et vous ressentirez l'effet produit par cette sonnerie.

Stupide, rappelé si abruptement à la réalité, son Benelly M3 super 90 entre les bras, il demeura quelques instants perplexe et les viscères compulsées, le regard se déplaçant alternativement de l'arme au téléphone, du téléphone à l'arme. Et la sonnerie d'insister...

Jetant finalement l'arme avec horreur, éperdu, il s'empressa d'ouvrir une petite sacoche, en dégagea frénétiquement une seringue, dont il s'administra aussitôt le contenu par injection cutanée. Puis, reprenant son souffle, en nage, il saisit l'appareil :

- Truanderie Fideloni fils j'écoute.

- Allô Tommy ?...

Celui-ci ne fut pas long à reconnaître la voix métallique. La conversation s'engagea sans préliminaire. Deux minutes plus tard il y mettait fin, enfilait un élégant jean, revêtait une chemise, non moins élégante, faisait une rapide toilette, prenant toutefois le temps d'appliquer une noisette de gel dans sa chevelure, de raffiner son collier, de parfumer son cou, allumait une cigarette et sortait, enlevant deux volumineuses malles argentées...

A peine avait-il fait un pas dans le couloir qu'un obstacle, énorme, se dressa devant lui de toute sa masse : la logeuse, cette espèce d'hybride entre le choux à la crème et le beignet. Hargneuse, brandissant un rouleau pâtissier, elle fulminait sous le bonnet de nuit trop large qui lui cachait le visage :

- Y'en a marre de votre sempiternel grabuge monsieur Fideloni. Nuit et jour on n'entend que vous et votre sulfateuse. Vous vous plaisiez à terroriser l'étage j'espère ! parce que c'est fini ! Aujourd'hui les choses changent ! J'ai plus peur ! moi ! Et je vous préviens que la police est en route ! Vous allez me foutre le...

Le dernier mot lui manqua. Déjà, Tommy avait posé son chargement et calé le canon d'un 9mm contre son oreille :

- Ecoute moi bien, vieille peau, mâchonnait-il nerveusement clope au bec. Mets les frais sur mon compte, comme d'habitude, mais si jamais j'ai affaire avec un flic ou qui que ce soit d'autre... je te promets de nettoyer tes vieilles oreilles entartrées de cérumen avec du plomb... Tu verras, c'est beaucoup plus efficace que les cotons tiges... Tu veux essayer maintenant ?

Elle hocha la tête imperceptiblement, toujours muette et pétrifiée. Après quoi, notre quinquagénaire reprit ses malles, et la quitta, ne daignant même se retourner au bruit mat qu'elle rendit en s'abattant.

Le trajet qu'il se disposait à faire est très court, puisque deux pâtés de maisons seulement le séparaient de sa destination. Ce qui ne l'empêcha pour autant pas de faire ronfler sa rutilante voiture de sport : *la furtive* ; ainsi définie par lui pour son moteur silencieux, ses lignes fuselées, et sa maniabilité. Tachons donc à faire abstraction de la musique qui hurle au-dedans, et profitons de ce court laps de temps afin de repasser la vie de ce singulier personnage en revue.

Cet homme, humble fils d'immigrés italiens, se voulait faire propre citoyen, comme l'avait jadis été son géniteur. Dans cette optique, s'imaginant bien ingénument que les sentiers de l'honnêteté sont communs et béatifiques, il s'enrôle, au sortir d'études plutôt médiocres et d'une enfance somme toute anodine, dans l'armée. Là, en tant que modeste soldat d'infanterie mobile, sans prétendre à tout ce qu'il eût imaginé, il sert de bon coeur sa nation. Tant et si bien qu'il endosse bientôt son packaging pour les jungles vietnamiennes. Précisons qu'avant son départ il rencontre une toute pimpante adolescente qu'il surnomme, d'une voix grave et solennelle, par cette insolite expression : *ma petite chérie* – rare éclair d'originalité qui aura traversé sa défunte jeunesse. De cette guerre, il reviendra littéralement, illuminé pour ainsi dire, ramenant de précieux conseils sur l'honnêteté, la rectitude, la vertu... De fait, dès la première soirée de son retour, car hélas ! on n'avait décelé aucune altération psychique sur le terrain, s'échappant saoul et sans payer d'un bar, il pointe un mendiant du doigt et, posément, le regard torve, la mine dédaigneuse, il profère cette sublimissime sentence : *I fuck the world* . Dès lors, la déchéance est amorcée. La nuit même, il engrosse cette dorénavant *salope*, puisqu'il ne la reverra plus après son échappée que pour le dépôt de cet ingrat enfant, qu'il

élèvera du reste avec le plus grand soin – il lui apprend à tirer avec un revolver à l'âge de sept ans, à boire à huit, à fumer à neuf, à fracturer des portes à dix... Chaque année plusieurs aptitudes de la sorte peuvent être ajoutées. Le lendemain, il met les bouts, et s'en revient moins d'un an plus tard, gonflé d'expérience. Fort alors de ses qualités, non plus uniquement martiales mais également à présent diplomatiques – *la caisse ! Et vite ! ou je gratte le crépit avec ta tête !* –, cet énergumène se recrute parmi diverses organisations interlopes et, agi dans un premier temps par le lucre, amasse rapidement un joli capital ; puis ne tarde pas à s'inféoder par intermittence, dans un souci de complaisance, aux injonctions soi-disant sagaces du père, reconverti de sa profession laborieuse en bâtiment vers le rôle vaguement plus fantasque de Parrain.

Le moteur s'arrêta, les beuglements porcins de la musique aussi. Tommy ouvrit la portière et, balayant la rue du regard, avisa bientôt le bâtiment qui l'intéressait. Il était huit heures et dix minutes précisément quand, après avoir lu l'enseigne, une nouvelle crise le foudroya. Heureusement, lorsque ses doigts furent au moment d'écarter une des grosses malles remisées dans le coffre, au moment d'y saisir en fièvre Dieu sait quel engin homicide, le téléphone sonna. Seulement, ici, il négligea la piqure ; et c'est tout en découvrant un magnifique fusil d'assaut qu'il répondit précipitamment :

- Truanderie Fidelsoni Fils j'écoute.

- Allô tommy ?...

C'était cette même voix métallique qui l'avait contacté une heure auparavant. D'un ton beaucoup moins révérencieux que la dernière fois, il reprit :

- Putain ! Mais tu n'es vraiment qu'un fou ma parole ! Tu veux braquer quoi là ? Tu peux me le dire ! Y'a que des bridés ! Mieux vaudrait encore racketter un cloch...

Soudain, son visage crispé, tiraillé par les pulsions, se décomposa. Comme une nouvelle fois ramené à lui, il se hâta de refermer la malle, puis le coffre. Ensuite, il bredouilla quelques excuses, confus, et acquiesça timidement tout au long de la brève conversation qui suivit. Pour finir, raccrochant, l'appareil à la main, il asséna un violent coup de poing sur la carrosserie, avant d'y poser son cul.

Il prit quelques instants qu'il employa à se rasséréner. Le temps était lourd et étouffant, et venteux. Par moments, un long grondement roulait dans le ciel nébuleux. L'orage couvait ; un de ces orages sinistres, lustraux, qui laverait les villes à grande eau...

La rue était étroite, courte, jonchée de détritiques, peu fréquentée. Trois établissements se disputaient les quelques personnes susceptibles d'entrer – une mercerie minable qui faisait un angle ; un pressing, peu visible avec son écriteau délavé ; et puis cette épicerie, qui s'était révélée exclusivement pourvue de produits asiatiques. Singulièrement, c'était cette dernière, bâtiment modeste entre tous, qui phagocytait le plus clair des passants ; une clientèle hétéroclite.

Il n'y avait pas trois minutes que notre homme s'abîmait dans cette contemplation, observant la succession de chalands pénétrer dans l'épicerie, espérant puiser là le calme nécessaire à l'accomplissement de son devoir, que tout son corps tressauta. Quoi ! ? Il ferma les yeux en secouant la tête. Son fils !... Cet ingrat fieffé ! Celui-là même qui l'avait renié des années plus tôt, qui refusait catégoriquement toute entrevue, crachant sur sa respectable éducation de truand ! Le voilà qui maintenant côtoyait les bridés ! Mais ce n'était plus seulement le ban qu'il méritait, c'était tout bonnement la mort, et sans sommation ! Tout, mais pas cela ! Tommy se remit à grincer des dents. Décidément, cette journée s'annonçait sous les plus gais auspices...

Pour le coup, aucune sonnerie ni aucun interlocuteur n'était venue le raisonner. Il fit irruption dans le magasin plus trépidant que jamais, à bout de nerfs, ses deux hochets de métal

noir ostensiblement glissés sous la ceinture. Les yeux fureterent par toutes les rangées : riz, nems, rouleau de printemps et autres articles encombraient son champ de vision, mais pas la moindre trace de son fils. Finalement, dirigé vers le comptoir comme un forcené, ses deux grosses mains se plaquèrent dessus, et le regard se promenant de droite et de gauche :

- Je cherche un type, grommela-t-il. On ne peut pas le manquer. Il est entré là... il y a deux minutes ! cria subitement sa bouche sur ces derniers mots, comme une cocotte minute dont la soupape libèrerait tout à coup la pression accumulée en surface.

La caissière était une frêle adolescente :

- Vous pouvez répéter, s'il vous plaît ? baragouina-t-elle en balbutiant.

- Là ! C'est quoi ? désignant au moyen d'un de ses 9mm une entrée derrière la jeune fille.

- U-Une arrière-salle... Pour stocker.

- Et là ?!

- Un petit cabinet, monsieur...

- Qui est dedans ?! Son poing appuya le canon sur le front, si innocent.

- Mo-mon père, sanglota-t-elle.

Ses jambes se précipitèrent sur la porte, l'enfoncèrent d'un grand coup de pied... Et tout son être se trouva nez à nez, ou plutôt, ventre à nez, avec un petit asiatique, râblé, grisonnant, qui rechaussait sa binocle, impavide. Outre cette personne, le cabinet était effectivement vide. Le temps d'un battement de cil s'écoula.

- Où sont vos putains de toilettes ? grogna-t-il enfin.

Peut-être une trop forte tension entraîne-t-elle des hallucinations.

L'interlocuteur le lui indiqua, toujours aussi flegmatique. Tommy replaça cavalièrement son hochet entre la ceinture et le caleçon, et sans plus attendre alla s'enfermer. Là, posé sur la cuvette sale, les mains tremblantes, il ouvrit sa sacoche et piqua l'avant-bras. L'effet se fit attendre, mais finit par monter.

Cinq minutes encore, il libérait la place. A en juger par la réaction de la caissière, son visage devait être complètement défait ; une grande fatigue l'étreignait en effet. Il jeta les yeux tout autour puis, dédaignant saluer le petit bonhomme qui se tenait sous le chambranle du cabinet, rejoignit son véhicule en pestant in petto.

Non seulement il faisait vilain, mais au surplus, ses nerfs se trouvaient déjà épuisés à huit heures et trente trois minutes, au matin. Une seule solution lui restait, tirer les rideaux, fermer les paupières... et voir ; rien ne pouvait lui être salutaire comme un bon somme. Alors il inclina le dossier, et s'assoupit.

Tulututu... Tulututu... Tulututu...

Il s'éveilla en sursaut. *Madonna Puttana !* Le temps d'émerger, le cellulaire était déjà collé à l'oreille – réflexe conditionné dirons-nous.

- Truanderie Fideloni Fils j'écoute...

- Allô Tommy ?...

- Cette épicerie est un vulgaire bloc carré. La salle principale est coupée de six rayons, je te passe le détail. A droite de l'entrée, il y a un comptoir qui longe le mur au trois quart. Derrière ce comptoir, et l'emplacement de la caisse, se trouve une arrière-salle, pour stocker la marchandise. A coté de cette arrière-salle, par une seconde porte, pratiquée dans le même mur, un peu plus loin, vers le fond du magasin, on accède à un petit cabinet. Voilà, avec les toilettes dans l'angle diagonalement opposé, c'est à peu près tout ; à part une petite lucarne dans ces toilettes qui donne sur une ruelle, et la baie vitrée de devant qui éclaire les rayonnages... Ouvert vingt quatre heures sur vingt quatre, sept jours sur sept, bien sûr... Ah oui, je crois que je n'ai pas été très discret... Sinon, c'est vraiment tout... En fait attends ! Pourquoi tu veux savoir autant de choses inutiles ? J'ai qu'à entrer tant que je suis là, et les braquer ou les descendre, au choix. C'est qu'une misérable épicerie de putain d'immigrés

jaunes, merde. Tout le monde en a rien à foutre... Je te trace le plan... et je me pointe à dix-sept heures pour un gala... C'est entendu. Ciao.

Il avait débité tout cela avec lourdeur, la voix encore chargée des brumes oniriques ; Morphée le talonnait au plus près. De là se résolut-il à passer prendre ses *joujous* au Luna's bar et à dormir par la suite, en attendant l'échéance. Vitres baissées, baffles poussées à saturation, il mit le contact.

Le trajet ne fut pas long. Et cependant, chemin faisant, deux rues plus loin, une créature bien autrement étrange attira son attention. Montée sur une caisse en bois, elle prêchait. Notre homme alla jusqu'à couper le son afin de saisir au vol une partie du sermon.

*Ô vengeresses, funestes déesses,
Que sur champs mûrs de mal vienne votre heure
Pour faucher fin l'humaine pécheresse ;
Et cueillez en joie! sanglots et pleurs...*

La créature en question tenait le milieu entre l'homme et la bête : une barbe inculte, clairsemée de restes alimentaires – assez pour concocter un repas frugal – mangeait plus d'à moitié sa face ; des cheveux pareillement noirs, grasseyés et longs, venaient tomber en un voile sur des yeux qu'on voyait enflammés de fiel ; fielleuse flamboyance que déchaînaient de généreuses aspersions d'alcool, comme l'attestaient les bouteilles vides à ses pieds ; le peu de peau qu'on pût distinguer sous l'ample soutane et l'ample surplis – souillés, mités et lacérés de part en part – se flétrissait, se tavelait ; le dos gibbeux de surcroît, les lèvres de guingois, il agita au bout de sa main décharnée une vieille bible, bien haut dans les airs afin que tous pussent la voir. Certainement eût-il mieux fait d'agiter un gobelet, et plutôt que pérorer pour le vent, geindre sur un accent traînant :

- Ayez pitié !... l'aumône pour votre salut...

Tiens, c'est un original celui-là ! pensa Tommy à l'instant où il remontait le volume.

- Salut beau gosse, tu me rejoins au bar après...

- Désolé Dorée, mais je suis de gala ce soir. Je passerais sûrement demain, fit-il au passage non sans une tape délicate appliquée au postérieur.

Tommy suivait Hawk, un vétéran du Viêt-nam tout comme lui, son ami, et en grande partie le tenancier du Luna's. Tommy chérit ce bar à putes comme sa propre queue, c'est dire s'il le chérit. C'est là qu'il passe la majeure partie de son temps : c'est là qu'il écoute du rock, c'est là qu'il boit, c'est là qu'il fume, qu'il baise, c'est en quelque sorte sa maison ; son appartement ne représente à côté qu'un lieu de retraite nocturne, souvent matinal, pour méditer quelques heures devant la télé, entre trois bières et deux chips. D'après lui, cet endroit est une plaque tournante de la contrebande d'alentour : putains, recels, drogues, artillerie lourde... quasiment tout passe par ici. Et chaque nuit se finit en bacchanale, une bacchanale sanglante quelquefois.

Mais en l'occurrence la salle principale était calme – nous ne sommes qu'en début de matinée ; on n'ouvre pas avant onze heures et demie, et ne ferme jamais avant quatre. Les employés s'affairaient autour des tables, remédiant à la casse de la veille, deux ou trois filles prêtaient la main, et nos deux compères passaient au sous-sol.

Hawk, qui avait pris les deux malles, les posa sur une imposante table. La pièce était immense, fraîche. Malgré deux soupiraux livrant passage à la timide clarté du dehors, il alluma la bande de néon qui traversait le plafond ; l'éclat subit fit reculer les dernières zones d'ombre. Pendant ce temps, Tommy déverrouillait les malles et exposait ses articles.

- Parfait... lâcha son ami au premier coup d'œil ; lequel fouina dans un placard un peu plus loin et s'en revint également avec deux malles, plus petites en revanche. A son tour Tommy

inspecta le contenu. Deux pistolets mitrailleurs types Uzi, comme ils étaient convenus. Il soupesa les armes, en vérifia les mécanismes, fit quelques tirs d'essais sur des cibles placées à l'extrémité du sous-sol, puis dit à la fin lui aussi :

- Parfait. – Je les prends, ajouta-t-il, et je fais cadeau de la différence. J'ai entendu que les flics te cherchaient des noises en ce moment... Tu sais que s'il y a quoi que ce soit tu appelles ; ou moi, ou Klank, ou n'importe qui d'autres, et on rapplique d'aussi sec.

Hawk le remercia, dit qu'il le savait bien depuis le temps, lui jura une amitié à la vie à la mort ; ils s'embrassèrent ; et notre truand fila chez lui, ses deux acquisitions dans le coffre.

Ensuite, au calme dans son salon, en cinq minutes il croquerait le plan, tomberait d'épuisement sur le lit, dormirait assez peu en fait, regarderait *Les feux de l'amour* afin d'être au fait de la relation qu'entretenait Nina avec Victor, suivrait *Dallas*, et enfin, quelques bières et un film pornographique intitulé *Bande à part* plus tard, graisserait son arsenal, qu'il placerait dans la voiture, au coté des lunettes thermo graphiques, de la veste par balles, de la cagoule et, condition sine qua non selon lui à tout nervi qui se respecte, la bière étant trop lourde au ventre, de la flasque de whiskey.

Une fois vidés ces préparatifs, le cerveau serein, il prendrait à nouveau son éclatante voiture de sport rouge à musique porcine pour couvrir le quart de mille qui le séparait d'avec son employeur actuel et père : Alvaro Fidelino. Et c'est tout endimanché, aussi impatient que s'il dût se rendre à son propre mariage, qu'il sonnerait à la porte.

DEUXIEME PARTIE :

ALVARO

S'il arrive en de certaines occasions que vous vous arrêtiez au cœur de la multitude, que vous scrutiez tant soit peu ces masses humaines, dans un centre commercial, une longue file d'attente, ou une rue particulièrement populeuse, peut-être, certainement même, rencontrerez vous cette catégorie de personnes à laquelle appartient Alvaro. Il entre tout à fait dans le cercle de ces vieillards qu'on dirait retombés en enfance, déambulant d'un pas lent, voûtés, les yeux baissés sur le sol, comme fermés à la marche du temps, abîmés dans le souvenir souvent ; en fait, tout le temps.

Ainsi noyé dans sa mémoire, le vieux homme patientait au feu, tenant de ses deux mains une serviette au bas des reins, quand une petite fille vint lui proposer son aide pour traverser. Comme il aimait les enfants, il accepta avec un grand sourire ; et puis, ne le celons pas, cela l'aidait grandement. La traversée s'étant déroulée sans encombre, il paya le service de vingt-cinq cents. Elle repartit manifestement toute heureuse, et lui aussi, replongeant dans son passé jusqu'à ce qu'il arrivât à destination. Il s'arrêta devant une petite épicerie, thaïlandaise ou vietnamienne, il ne savait pas – je pense thaïlandaise quant à moi –, et, alors seulement, redressa la tête afin d'effectuer diverses observations : Gathering Street ; une rue borgne ; peu de gens l'arpentaient. Ensuite il entra, fit le tour des rayons, et se dirigea vers la caisse. Le lecteur aura bien évidemment reconnu le même lieu qui provoqua un si grand émoi dans la personne de Tommy. S'adressant très civilement à la caissière, une femme asiatique d'âge mûr en ce moment, il demanda à voir un dénommé Mey. Quelques minutes après, il pénétrait dans le petit cabinet. Le même petit asiatique, à lunette et grisonnant sur les bords, lui présenta un siège ; dans un coin s'en tenait un autre, mastoc, plus jeune, plus grand, un homme de main vraisemblablement. Alvaro prit place et déposa tranquillement la serviette entre ses jambes.

- Monsieur Mey, entama de suite le vieillard d'une voix lointaine et rocailleuse. Je veux être franc avec vous. J'ai eu vent du type de négoce qui se pratique ici, qui, paraît-il, est le plus rentable ces derniers temps, et je vous en félicite... vraiment. S'implanter dans un quartier et écraser en quelques mois toute concurrence n'est pas le fait de n'importe qui. Je vous considère donc comme un homme de mérite, qui mérite l'estime de tous. Mais je vous considère aussi comme un homme intelligent. Je vous considère comme un pair, comme un homme capable de comprendre beaucoup de choses. Et voyez-vous, la drogue est un boulot sale... Les filles, les armes, le jeu sont presque nobles comme activités. Mais la drogue est un boulot sale, artificiel, irraisonné... Laissez-moi terminer, fit-il avec un geste impérial. Malheureusement, le problème a pris une ampleur considérable avec les années, et je ne prétends pas y mettre fin ; les torts sont à l'ascendance qui n'a pas su dire non. Toutefois, si je ne peux éradiquer le fléau, je peux en freiner l'essor et limiter sa propagation.

Et dans la volonté du bien commun, autant celui de nos enfants que celui de chaque famille ; car par cette distribution massive vous nuisez aux intérêts de tous, y compris les vôtres ; je viens vous présenter trois alternatives. La première : vous me vendez l'épicerie avec le négoce souterrain qui s'y rattache à un prix modique ; on devient associés ; on écoule une quantité

deux fois moindre ; en revanche, je vous assure une situation stable et pérenne dans le quartier, sans compter que vous gardez soixante pour cents sur les recettes. La deuxième : vous décidez vous-même de réduire vos ventes de moitié, et conservez le monopole de votre négoce avec les hauts et les bas qui peuvent s'ensuivre ; n'oubliez pas qu'avant votre arrivée d'autres comme vous ont fait fortune dans ce domaine, et ont périclité par la suite, enfoncés par de jeunes émules, lesquels à leur tour ont perdu pieds. La troisième : vous refusez tout compromis et vous encourez les foudres du quartier ; soyez alors certains que les anciens dont vous empêchez l'activité depuis plusieurs mois se feront un plaisir de prêter main forte, si besoin est.

Voyez-vous, une sorte de pacte a été passé entre les familles du quartier concernant les drogues, et je me suis battu avec ardeur pour celui-ci. Vous pouvez l'intégrer de plein gré et faire votre trou. Vous pouvez aussi tenter de n'en faire qu'à votre tête, mais préparez-vous à en pâtir en conséquence. Vous êtes averti. Et comme c'est une décision qui appelle avant tout une longue délibération, je vous laisse un jour pour me faire savoir vos intentions. Demandez Fideloni, Alvaro ; tous me connaissent. Se levant, il ponctua cette tirade en tendant la main par dessus le bureau. Ce fut un plaisir d'avoir fait votre connaissance, et je suis réellement charmé de constater toute l'intelligence que vous irradiez. Je fonde de grands espoirs sur vous.

Son interlocuteur se mit à ricaner, imité dans la foulée par son homme de main. Il tourna la tête vers ce dernier, jeta un regard comme pour s'assurer de son appui, revint au vieux homme, et se dressa. Brusquement rembruni, il indiquait la sortie l'index tendu :

- Go out ! fucking bastard !

Sans aucune autre parole, Alvaro ramassa la serviette et sortit froidement. Pas une émotion n'avait transpiré. Il devrait contacter du monde.

- Truanderie Fideloni fils j'écoute.

- Allô tommy ?... Je demande exceptionnellement ton entière journée... inutile de me le dire, je sais que tu es débordé, mais il y a des priorités auquel un fils ne peut se soustraire... Bien... Tu vas rejoindre immédiatement Gathering street, pas loin du logis qu'occupe ton fils. Il s'y trouve une petite épicerie dont je n'ai pas noté le nom ; c'est la seule de toute façon. Tu m'en dresses un plan détaillé quand je rappelle, c'est à dire... dans deux heures environs... Et ne me pose aucunes questions, je t'expliquerai tout plus tard. Voilà.

Il raccrocha.

Après qu'il eut ouvert les yeux, c'était la première chose qu'il avait faite. A vrai dire, il avait médité cet appel toute la nuit. Jamais encore on ne l'avait outragé si effrontément et, tout manquement envers Alvaro Fideloni ne pouvant demeurer impuni, une règle à laquelle il s'était astreint dès ses débuts, il se voyait dans l'obligation d'adopter les mesures en conséquences. C'est le cœur serré donc qu'il entama sa toilette ; il n'aimait pas recourir à la violence. Il se baigna, se rasa, tira ses cheveux blancs en arrière, les passant à la gomina, puis il brouilla des oeufs avec du vin en guise de déjeuner. Enfin, il vêtit son plus magnifique costume car aujourd'hui, il devrait se produire ; le seul qu'il eût au demeurant, le reste n'étant que nippes et guenilles ravaudées.

Comme à chaque matin, il baisa dévotement la photographie noire et blanche de sa femme, et se prit à considérer méticuleusement la tournure qu'il présentait à la glace.

Ses pieds étaient chaussés de souliers noirs, recouverts en partie de guêtres blanches. Un pantalon noir les prolongeait et se perdait rapidement sous un manteau à large rabat, croisé, taillant une chemise blanche ; comme afin de parfaire cet habillement mortuaire un bandeau gris cernait un feutre noir, que venaient ajuster par moments deux gants de cuir, noirs.

Attifé de la sorte, souriant amèrement à son reflet, il avait coutume en cet état de soliloquer longuement, jusqu'à s'oublier lui-même :

- J'ai jamais voulu ça pour toi. J'ai travaillé toute ma vie, et j'en suis fier, à prendre soin de ma famille. Et j'ai refusé d'être un pantin, de danser au bout d'un fil, tiré par des gros bonnets. J'en suis pas honteux et je voulais, quand ton heure viendrait, que ce soit toi qui tires les ficelles...

Mais, par cette suffocante matinée, une information qui tout à coup lui revint en tête enraya cette échappée. Il se précipita sur le combiné, et tapa un numéro.

- Truanderie Fideloni fils j'écoute.

- Allô Tommy ?... C'est comme ça qu'on parle à son père maintenant !!! vociféra-t-il en réplique à la première réponse, forçant les rocailles de sa voix. Hein ?! C'est moi qui ai fait de toi un pareil sauvage ! Hein ?! C'est quoi ces manières ! Reprends-toi ! Soit un fils digne ! Il haletait ses mots plus qu'il ne les criait, et on eût craint à juste titre qu'il ne tombât en syncope, tant la voix semblait profonde et poussive... Bien ! reprit-il d'un ton ferme, c'était seulement pour t'informer que Hawk avait reçu ta commande et qu'il t'attendait le plus tôt possible... Et ne t'avisas pas d'y faire la fête cet après-midi, j'ai besoin d'un homme frais ce soir... Voilà ! Je te rappelle dans une heure... Juste une dernière chose ! Ne discute plus jamais ce que je dis ; c'est la seconde fois, et j'entends que ce soit une bonne fois pour toute la dernière !

Il s'affala dans son divan. Il était réellement à bout de souffle.

Voici quelques années que la vie déclinait à mesure en lui. Il le sentait. Il le sentait à la peine qu'il éprouvait à gravir simplement quelques marches ; à sa frilosité qui de jour en jour s'exacerbait ; aux larmes qui lors de chaque nuit, en évoquant feu madame sa femme, roulaient sur ses joues ; mais plus que tout, aux chimères, aux rêves, aux espoirs qu'il n'arrivait plus à saisir, qui s'écoulaient et s'évanouissaient à travers les orbites creuses de ses yeux, sempiternellement baissés vers le sol. Il n'avancait plus.

Et les jours se succédaient, tous plus morne l'un que l'autre, à souffrir son martyr de mécréant : la solitude, cette désormais éternelle solitude pour lui...

Cependant, s'il n'avancait plus, si tout se trouvait au loin, derrière, enseveli sous les gaz d'échappement plombés que crachotaient à présent en glaires épais les tuberculeuses automobiles, ses contemporains, eux, dégénéraient à plein régime. En vertu de quoi il se pensait investi d'une ultime tâche, rédemptrice ; une manière de pénitence pour à nouveau rentrer dans les bonnes grâces du Père éternel. Cela prenait même l'envergure d'une mystique, à laquelle il sacrifierait ses derniers souffles de vie, sans hésiter.

Cette nuit, il serait fixé.

Sur ces considérations, Alvaro avait sorti une feuille de papier vierge ainsi qu'un stylo plume. Il déchira cette feuille en nombreuses bandelettes, et commença de griffonner quelques mots d'une minuscule écriture. Afin de mener à bien cet infinitésimal ouvrage, il devait, en outre de chausser les lunettes, approcher son nez presque tout contre le papier ; et bien qu'il y mît la plus grande minutie possible, tirant la langue de côté, la feuille passa pratiquement entière à la poubelle. Enfin satisfait, il posa la plume, les lunettes, consulta sa montre – neuf heures et demie –, et saisit le combiné. Après quelques sonnerie :

- Truanderie Fideloni fils j'écoute.

- Allô Tommy ?...

Notre officiel retraité enregistra comme il put les informations, qui déboulaient par trop promptement dans son conduit auditif, et finit par répondre :

- Non Tommy. Tu ne vas pas tuer ce que tu appelles *des putains d'immigrés jaunes*. Tu vas sagement rentrer chez toi, me tracer un plan circonstancié du lieu, et prendre un peu de repos... Ensuite, à dix sept heures précises, tu vas sagement rejoindre mon domicile en tenue de gala, car ce soir, c'est fête. Nous n'allons pas la braquer cette épicerie, mais plus obligeamment la faire sauter Tommy...

La communication terminée, de la même lenteur, de cette noble lenteur qui caractérise la vieillesse, la bandelette roulée entre deux doigts, s'aidant à la main courante, il se hissa jusque dans le grenier de sa maisonnette. Il avait dû, pour ce faire, gravir deux étages – inutile de vous dépeindre son état je pense.

Avec l'âge et l'esseulement, en bon vieillard, il avait normalement contracté une affection malade à l'égard des animaux, nommément les pigeons. Son grenier en était plein. Les cages, quand on n'avait pu les pendre, s'entassaient ouvertes les unes sur les autres. Ainsi les oiseaux voletaient, librement, d'un perchoir à un autre ; beaucoup juchaient sur les poutres. Les grains et les fientes jonchaient le parquet, l'unique lucarne était fermée, le jour n'entrait qu'à peine, et la touffeur estivale avait éveillé de nauséux miasmes.

Alvaro progressait au sein de cette sentine en tâtonnant, toujours lentement et sûrement, repoussant à chaque pas une cage du pied. Parfois, celle-ci était nichée ; alors on entendait surgir par-dessus le bruit de la ferraille trébuchante, accompagnant les battements d'ailes frénétiques, des gloussements affolés et aigus. Alvaro se trouvait, en général, rapidement grisé par cette atmosphère. Il attrapait une poignée de grain, s'allait poster à la lucarne et attendait. Quel qu'il fût, il ne manquait jamais d'un pigeon pour venir picorer dans sa main. En de certaines circonstances, il le caressait délicatement. Mais en d'autres, comme en cette matinée, il lui attachait une petite bandelette à la patte, ouvrait la lucarne, baisait une aile et le lançait aux airs.

La routine, à la suite, le conduisait souvent en son salon ; où de longues heures durant il s'abandonnait à la lecture de puissants ouvrages. Il visionnait également des films, parmi les plus fameux, et ne manquait jamais, cela fût une irrémissible impiété selon lui, de prier, genoux au sol, tête inclinée, et chapelet serpentant entre les doigts mêlés. Jusqu'aux larmes qui parfois coulaient...

La journée passait.

A dix-sept heures, on frappa à la porte. C'était Tommy.

La soirée commençait enfin. Encore un peu, et la nuit tomberait, fixant tout à l'encre noire.

Le briefing autour du plan fut bref. Tommy ne risqua pas la moindre objection sur la marche à suivre, même si elle lui paraissait parfaitement grotesque. Il devait se couler à l'intérieur du bâtiment par la lucarne des toilettes, de là, nettoyer toute l'épicerie, hors la clientèle, et placer les charges, avant de se retrancher dans la voiture, aux points stratégiques voulus. Rien n'eût pourtant été plus simple que de lancer à l'aube une ou deux grenades, et déguerpir. Aussi, au vu de l'air sceptique qu'il arborait, Alvaro alléguait aussitôt un besoin de *magnificence* et de *feu terrifique*, qui ne fut pas du plus concluant. Fallait-il encore qu'il fût compris...

Ils patientèrent quelques heures, et donnèrent aux rues le temps de se vider, à l'atmosphère de fraîcheur, aux étoiles de naître. Tommy n'en pouvait plus. Grand bien lui aurait fait de passer pinter au Luna's plutôt que d'entendre dégoiser de telles insanités :

- Tu passes du temps avec ta famille ? C'est bien, reprenait son père sans qu'aucune voix ne répondît. Parce qu'un homme qui ne se consacre pas à sa famille ne sera jamais un homme...

Lorsque la morale eut cessé, que son père eut regagné la terre et qu'il eut repassé en revue son armement – un piteux pétard d'antan –, on s'ébranla. Mais il rie aux éclats devant la voiture rutilante de son fils. N'avait-il pas plus clinquant encore pour plastiquer une épicerie... On s'emmena donc à la recherche d'un véhicule plus vulgaire. Tommy ressortit de son garage une vieille carcasse agonisante et les voilà fin prêts, pour de bon cette fois se dirent-ils.

Le lecteur se rappellera que la distance séparant l'appartement de l'épicerie était relativement minime. Ils firent si bien néanmoins qu'ils eurent un incident mécanique ! Je vous passerai bien volontiers les détails, et relaterai seulement, avant d'en arriver à l'action,

les circonstances, pour le moins singulières, dans lesquelles ils se procurèrent le plastique nécessaire à leur affaire.

Tandis que l'homme de main, comme il est convenu dans ces situations, s'ingéniait à la mécanique, le cerveau, lui, veillait à la logistique. Le vieillard s'enfuit donc, sans un mot, au bout de la rue, enfilant une ruelle attenante. Ceci n'alarma pas outre mesure notre quinquagénaire, qui n'en était plus à sa première équipée ; ceci, à dire vrai, le navra plus qu'autre chose.

Seulement, le vieillard n'était pas aussi prompt que de coutume, il s'éternisait même : Tommy finissait à présent de visser le dernier boulon. La redoutant comme la voix de son père, il n'osait jamais s'aventurer dans la ruelle ; mais le temps lui fut pesant à la longue, si bien qu'anxieux, il se hâta finalement vers celle-ci.

Lorsque Alvaro l'y vit pénétrer et lever, avant que d'être assuré même de sa présence, les yeux sur le dernier étage du bâtiment, il en conçut une incommensurable espérance ; même il se prit à sourire. C'était une passe étroite entre deux grandes rues ; elle était toute encombrée de poubelles éventrées que les chiens fouillaient de la gueule, une cage d'escalier la traversait, tordue et rouillée, les murs de brique sale et rouge se lézardaient sérieusement, un coupe-gorge en somme. Quelques fenêtres y jetaient leurs lueurs, mais non pas toutes, et encore moins encadraient un corps. Pour tout dire, il ne se penchait de corps qu'à une seulement, un corps fluet, surmonté d'un visage informe, dont à peine on pouvait distinguer les traits. Deux globes perçaient, stupéfaits, tendus vers le sol, rivés à Tommy...

Un échange hébété, muet mais palpable avait lieu.

Du mieux qu'il pût, Alvaro contenait sa lourde respiration ; et les chiens aussi paraissaient s'être tus, suspendus à ces deux regards emmêlés...

*Que pitié de vous j'ai ! qui, pauvres hères,
Ici-bas, cramerez en croix fumeuse.
Aussi je crie : prie ! foule oiseuse,
Avant que Furies fondent d'enfer...*

Il avait surgi de l'ombre, il tendait au bout d'un bras inquisiteur une bible : le mendiant.

Les yeux se détournèrent et la fenêtre claqua, fermée.

Alvaro, furibard, aussitôt se jeta contre l'importun, à dessein de le battre grassement. A chaque coup, c'était un membre qui craquait, pour l'un de n'avoir de longtemps servi, pour l'autre d'essuyer de si âpres rigueurs. Et Tommy, revenu de son hébétude, de renchérir... Miséricordieux, ils le laissèrent disloqué, noyé dans son sang – ils eussent fort bien pu en venir à bout tout à fait...

Dans sa rage, Alvaro s'empara des commandes du véhicule. Il déposa son fils un peu plus loin, devant la ruelle qui conduisait à la lucarne, afin que celui-ci s'infiltrât incognito, en parfait professionnel.

Tommy ouvrit le coffre et mit encore, à choisir l'arme la plus idoine à la manoeuvre, un temps indéfiniment long. Car c'était un choix difficile : Mp5, Uzi, pompe... Quelle la plus légère ? Celle-ci ! Oui, mais quelle la plus puissante ? Celle-là ! Oui, mais quelle la plus rapide ?... Finalement il opta : les deux Uzi ; après tout il lui fallait les étrenner. Pour l'occasion, il ne serait pas déçu !

Après qu'il eut reçu les charges préalablement récupérées par son père, que celui-ci lui eut souhaité bonne chance et s'en fut allé, Tommy absorba sa flasque de whiskey, et s'élança allègrement dans la pénombre. *Enfin ! Du bridé à casser !*

De cet entrain certainement les premières détonations, alors qu'Alvaro n'avait pas même tourné le bâtiment. Le vieillard pressa l'accélérateur ; il ne ménageait pas là sa santé ; mais si

son fils avait d'ores et déjà rempli sa part du boulot, alors il se devait lui aussi de remplir avec brio la sienne ; son ultime office se devait exemplaire.

Seulement, une fois le frein à main enclenché et la carcasse immobilisée face à la baie vitrée, ce n'était pas à la sortie triomphale de son fils qu'il assistait, mais à un spectacle bien autrement effarant. Frôlant la syncope, il dénoua sa cravate et demeura un instant les yeux exorbités, comme si Don Corleone lui-même se fût présenté à lui.

Le lecteur aura probablement déjà vu frire les grains de maïs dans une poêle. Il en allait semblablement à l'intérieur de l'épicerie. Les canons crépitaient entre les rayonnages, de fulgurantes traînées, déchirant l'obscurité, illuminant l'endroit par places ; les articles virevoltaient dans les airs, bondissant de balle en balle angle sur angle ; le roulement tonitruant des machines à qui mieux mieux se faisait échos ; et dans ce chaos dansaient, à peine entrevus évanouis déjà, ainsi que des spectres, les hommes.

Vint un moment cependant où la fusillade se tut. Il est bien entendu qu'entre temps notre vieillard avait terré ses os arthritiques sous un siège, aussi profita-t-il de ce répit pour hausser un regard au niveau de sa vitre.

Santa Madonna ! La vitrine était explosée, laissant échapper de vagues fumerolles, sans plus trace aucune de vie ; l'intérieur était enténébré de nouveau, silencieux maintenant ; mais par-dessus tout, c'était Tommy qui ne paraissait pas.

Tout de même, quoiqu'il fût un peu poltron, il lui fallait savoir, de façon certaine, il lui fallait sa dépouille à pleurer... Mettant la main sur son pétard, il s'enhardit donc à quitter le véhicule, et sur le qui-vive, sur la pointe des pieds, entre les débris, enjambant les crocs acérés de la vitrine, il s'achemina dans l'épicerie.

- Lâchez tous vos armes... ou c'est la mort ! proféra-t-il l'arme au poing.

On lui cracha pour toute réponse une rafale à la gueule.

Avait-elle retentit qu'une autre fusa.

Et la sérénade reprit.

Alvaro se sentit en fin de compte, car il restait conscient, enlevé de terre. Il reconnut son fils, ce qui le transporta de joie. Ce dernier lui expliquait qu'il avait fini, à force de temps comme il avait pu constaté, par tout nettoyer et poser les charges ainsi qu'il le lui avait prescrit. C'était une embuscade ! Ces putains de bridés avaient pénétré leur intention ! Mis à part cela, tous deux avaient été touchés, tous deux perdaient une grande quantité de sang, ils étaient moribonds, leur état requerrait des soins de toute urgence.

Quelle aubaine en ces paroles, pensa le vieillard :

- Tout à fait Tommy, je me sens partir aux Cieux. Déjà je vois Dieu le père me sourire. Mais auparavant, exauce un dernier vœu : je veux une dernière fois voir mon petit-fils, dans son logis. Il n'y a plus que lui qui puisse panser mon âme avant le jugement divin...

- Hors de question ! On va chez mon doc attitré, lui pansera tes plaies comme un chef ! C'est à vingt minutes, mais on est sûr de rester en vie...

- Ce n'est pas de vie que je te parle Tommy ! Mais de Salut ! Jamais je ne tiendrais vingt minutes ! Ton fils est à deux de là ! Et tâche, à la veille de ma mort, à ne pas me répondre...

Là-dessus, il se mirent à disserter chez qui ils iraient, si le passé pouvait vivre à nouveau, si le temps n'était en fait que simple représentation phénoménologique ou véritable recteur cosmique, et puis si Dieu existait tout simplement... J'éluderai donc une partie de l'entretien pour en venir au fait : soutenant son père, lequel était sincèrement à l'article de la mort, tête basse, son ensemble d'apparat poissé de sang, Tommy cognerait à la porte de son fils.

TROISIEME PARTIE :

TOMMY Junior

Foutue vie... pense-t-il en jetant l'œil sur les briques d'en face ; sa vitre, bien qu'encrassée, bien qu'encroûtée de ça de là de taches verdâtres lui offre cette vue : un mur en brique rouge, et la ligne d'un horizon, de plomb pour lors. Lorsqu'il y appuie le front, cela donne immanquablement, en contrebas, sur le même spectacle : entre les chiens et les poubelles crevées, la cloche attardée, encore avinée de la nuit, que découvre le vent, relevant en passant les couvertures en journaux et cartons...

D'ailleurs, il ne s'y penche même plus, sauf à délivrer bien sûr les commandes à son *aïeul*. Pour les transactions, les clients et lui utilisent usuellement la porte d'entrée ; mais avec son *aïeul*, tout est différent : rien ne semble suivre de sens.

...Que ne se présente-t-il à moi quelque entité céleste ? Ou bien, que sais-je moi !... quelque foudre incendiaire qui ravagerait les villes et les forêts, ferait se débiter dans l'onde furieuse l'homme et la bête tout ensemble, paniqués, à demi dévorés par la flamme... En voilà un tableau sublime ! Voir enfin cette tourbe brûler, ces bises érections apoétiques fumer, béton croulé du fer et calcination des chairs...

A quelqu'un de sensé son logis paraîtrait un véritable capharnaüm ; ou plutôt l'autel d'un fou, d'un de ces savants fous que l'on croyait encore à deux siècles de là. Elle est pourvue d'incubateurs, de pipettes, soudes, acides et autres produits chimiques, de bac et d'échantillons en bocaux, de liquides bouillonnant... les livres s'entassent dans les coins, pêle-mêle, les notes s'accumulent sur la table, quand elles ne sont pas gravées sur la muraille ou répandues par terre – vous y marcheriez qu'à coup sûr vous y renverseriez quelque chose, et ce petit quelque chose pourrait fort inopinément vous coûter la vie ; Monsieur, en effet, est maître en matière d'explosifs. C'est un artisan : *Plasticien*, comme il aime à dire. Et son art recouvre de larges possibilités ; de l'antique nitroglycérine à la bombe à fragmentation, en passant par le pétard mammoth, pas un explosif ne lui est hors de portée, hors peut-être la bombe atomique et les gros missiles.

Reconnaissons cependant que ce petit commerce, même s'il en vit aisément, l'incommode assez. Selon lui, c'est un héritage de son père, de son enfance, de son adolescence, toutes choses de sa vie qu'il exècre. Aussi, quand il a le temps de *voir venir*, au lieu de s'échiner à l'ouvrage, il se shoote – vice qu'une incurable maladie de peau a grandement favorisé – , contemple un ustensile enfler son visage – car au surplus, il n'aime pas la tête aux yeux globuleux et cernés qu'il porte – , lit ou pense. Sans doute aurez-vous déjà compris qu'il fuit d'instinct la société des hommes, préférant aux enfantillages le pédantesque dialogue avec lui-même.

...Oh ! Mais au-delà, en cette âme comblée de la vacuité, y jeter un peu de terre où mon tourment, haine et détresse à la fois, pût pousser ses racines...

3 heure 13, et toujours à l'ouvrage. La fenêtre, selon les besoins de l'expérience, est ouverte ; un courant d'air frais circule ; au-dehors, les soûlots encore debout beuglent ; le reste du monde est à dormir...

Lui, sent son cerveau commencer à fléchir, sa peau commencer à gratter, son attention décliner. Afin d'y remédier, entre deux mesures, il apprête une seringue, la seconde depuis... Et qu'importe ! il ne sait plus... Il serre autour du bras son garrot et envoie la sauce. Oubliant par là pour un temps les démangeaisons et les plaies vives qui couvrent son corps, le voici replongé dans son observation... quand tout soudain sont frappés trois coups à la porte.

Personne à cette heure n'était attendu.

Surpris, il s'arme du télescope qu'il tenait sous la main même, puis s'approche à pas prudent.

- Qui est-ce ? crie-t-il avant de regarder au judas.

Long silence.

Il y colle un œil.

Mais aussitôt le retire, hagard.

La pièce se met à rouler autour de lui ; en titubant il rejoint son siège et de tout son long s'y affale. *Alors là ! Pour un retour, c'en est un !...*

A travers le trou se tenait, gonflé dans la lentille, un être loqueteux, have, aux cheveux hirsutes et courts, sur la face duquel seuls les yeux glauques ressortaient... il avait l'air lui.

Dans un premier temps terrassé par l'émotion, il avait manqué perdre connaissance ; mais il tentait à présent, comme se traînant à des lambeaux de raisons, de se raccrocher à ses calculs, courbant l'échine sur ses notes, feignant de n'avoir rien vu. Et déjà semblait-il n'y plus devoir penser, que trois coups retentirent à nouveau.

Il releva brusquement la tête. Comme on dit, les questions se pressaient au portillon : se pouvait-il qu'il se fût mépris, qu'il eût mal vu ? Pour en avoir le cœur net, il alla recoller son œil au judas... Rien à faire, c'était bien la même vision qui se trouvait là ; cette dernière même prit son élan, et s'en vint donner contre la porte. Il retira son œil en laissant échapper un cri de stupeur. Avant même qu'il eut fait six pas en arrière, les six verrous avaient une nouvelle fois tremblées sous le poids du corps. Au septième, autre choc, il culbuta. Trou noir...

Lorsqu'il en sortit, son premier geste fut de porter la main sur son crâne : il saignait ; depuis combien de temps ? Rien n'avait changé ; c'était la nuit, les soûlots beuglaient et le monde dormait ; mais à juger par la flaque qui s'épanchait au sol, il avait largement pu s'écouler une journée. Sans retard donc, tant bien que mal, il fit un bandage de fortune ; pour autant, l'ouverture ne se refermerait pas de sitôt ; il lui fallait passer à l'hôpital.

Cet imbécile était allé, dans sa défonce, se ramasser lamentablement contre le coin d'un meuble – encore s'estimait-il heureux de ce qu'il n'avait pas renversé quelque fiole salement remplie.

Coiffant un chapeau pour cacher le bandage il se mit en route, mais tandis qu'il déverrouillait sa porte, ses yeux tombèrent sur une lettre à ses pieds. Elle n'était ni datée, ni signée, ni ne portait aucune adresse. Alors d'un bloc, tout revint à sa mémoire ; de sorte qu'il resta pendant de longues minutes sans l'oser ouvrir, réfléchissant si elle lui était vraiment destinée, si ce n'était pas là une erreur, s'il ne l'ouvrirait pas plus tard... Finalement, c'est au pied de son immeuble qu'il s'y résolut, et c'est en fièvre qu'il lut les premières lignes : on requerrait la nuit même sa présence au Luna's ; le mobile en était de première importance ; on saurait le reconnaître.

Remontant se munir d'un bon couteau, il héla en toute hâte un taxi qu'il l'attendît ici. Quelques cinq minutes plus tard, il arrivait à bon port ; pied à terre le ranci de la transe assaillir sa narine, le néon surplombant crachoter sa phosphorescence rouge, les baies ouvertes souffler le riff lourd des guitares et les coups redondants de batterie, la lie grouiller sous ses yeux, masse infâme et vivante de cloporte crapuleux qui ça, qui là, à l'étage, au balcon, sous l'auvent, dans les salles aux vaporeuses lueurs de l'apocalypse toujours se mouvait... Et figurez-vous se trémoussant en reine bachique au sein de ces salles la Dépravation, vieille et impudique putain, vivifiée d'alcool au vif-argent intraveineux, ravalée pour quelques dollars quand sont combles les back room sur les banquettes sombres...

Une intenable envie le prenait d'écrabouiller tout cela sous son soulier.

Hélas ! Il ne le pouvait pas.

Ainsi dut-il, espérant de tomber à tout instant sur quelque quidam qui l'apostrophât, s'enfoncer dans la masse et parcourir une à une les salles. Mais hélas ! double hélas ! En dépit de l'aversion qui de porte en porte croissait, de la raison menaçant laisser place aux pulsions, il n'en fut rien ; rien ne survint, si ce n'est une catin qui ce voyant vint s'accoler à lui. Et lui la repoussa si bien qu'il montra le mot. Elle demanda son nom :

- Fideloni Tommy junior, répondit-il.

- Ah ! Vous êtes...

- Aucunement ! Vous faites erreur madame, coupa-t-il.

- Et vous faites quoi dans la vie ?

- Plasticien madame, mais ne délayons pas et...

- Vous êtes donc artiste.

- On peut le voir de la sorte en effet, je remodèle un peu le monde à ma façon. Mais allez quérir mon homme je vous prie, je ne puis m'attarder en ces lieux.

Sans rien ajouter, elle s'exécuta. Il la vit qui discutait ensuite avec un barman ; à la vue du mot, celui-ci eut un air interloqué, puis le lui remit en personne. Non, vraiment, à son intention personne ne s'était signalé, qu'il ne cherchât pas plus loin...

Dans le même temps qu'on l'en informait un coup de feu éclata.

- Jimmy Missel est-il là ?!

La voix tonnait dans la salle adjacente ; déjà d'autres coups avaient répondu, et le barman arme au poing accourait. De fil en aiguille, après deux trois blessés, la fusillade ne tarda pas à gagner l'ensemble du bar.

Partant, ce n'est que sur quatre pattes ou rampant, frayant un passage en crevant au couteau les mourants, qu'il parvint à s'extirper de la mêlée. Dehors, il prit un nouveau taxi au loin – ça tirait encore dans son dos – direction l'hôpital le plus proche. *Et merde, qu'ils aillent se faire foutre !...*

Cela faisait un peu plus d'une semaine à présent, mais son état n'avait à la suite évolué que de mal en pis. Les médecins pansèrent bien l'ouverture, mais ils ne purent obvier aux suées, aux délires, aux cauchemars. Leur patient ne sortait plus, ne mangeait rien ou presque, ni ne voyait personne, congédiant ses clients sans même avoir connu leur nom. Les seules choses auxquelles il s'adonnait pendant les repos qu'octroyait ce mal étrange étaient les drogues et les rêves, la méditation. C'est donc en toute logique en caleçon que nous retrouvons notre ami mordu de fièvre.

Dans son lit, les draps rejetés au sol, il se tortille, exsudant et geignant, les yeux clos. Nous sommes en début de matinée, la chaleur accable et l'acier du ciel oppresse. Par la fenêtre ouverte un pigeon s'engouffre et vient finir sa volée sur son corps. Il sautille en roucoulant sur les os saillants : sans effet ; se met malicieusement à becqueter une plaie : Tommy junior ouvre l'œil et par instinct le soufflette.

- Fuis, monstre ! s'écrie-t-il encore en butte au délire.

Le pigeon, qui s'était allé poser sur un tube en verre, resta de glace ; Tommy junior se redressa ; les deux s'étudiaient à distance. *Attends voir !* songea-t-il en traçant une ligne de poudre blanche à sa table de chevet. Et en effet, une fois qu'il l'a eu prisé, on le vit s'avancer doucement dans la direction de l'oiseau, quand à deux pas il bondit étourdissement sur lui, l'attrapa pour lui tordre le cou qui craqua.

Qu'il se trouvait heureux vautré dans le verre brisé, observant son pigeon mort entre les mains... A la patte droite, une bandelette était enroulée ; ce fait seul suffit à lui rendre le sentiment, il savait parfaitement ce que cela signifiait. Le jeune homme la déroula donc pour y lire les instructions, car s'il pouvait manquer au monde entier, même à sa raison, il resterait toujours le zélateur inconditionnel à son *aïeul*. Simplement, là, après avoir décrypté la consigne et mûrement médité, les circonstances le ravalèrent à faire un compromis : il délivrerait bien un peu de plastique – et d'ores et déjà il était à l'œuvre – mais touchant au reste, il devrait contacter du monde.

- L'as-tu *aïeul* ?

- Oui, lança-t-il en récupérant la caissette qui balançait au bout de la corde.

Son petit-fils lâcha tout d'en haut. En bas, il dénoua la corde et conserva la caissette à son côté. Le petit-fils remonta la corde, puis on entama la discussion ; on parlait comme à l'accoutumé du tout au rien : les affaires roulaient, aucun problème, n'étaient les nouveaux chinois à qui ce soir il réglait leur compte, sans danger, il se tiendrait à carreaux, bien sûr, comme toujours, ces choses-là n'étaient plus de son âge, place était faite aux jeunes...

Ensuite, vous n'avez pas oublié j'espère... Tommy surgit, un regard, le mendiant, le trajet, l'escarmouche, un blessé grave, pas de chance c'est l'*aïeul*.

- ... Bouge ton cul d'ouvrir cette putain de porte fils ! Ton grand-père meurt fils !

- Ahhh... geignait-il. Ahhh...

- Je le demande pour lui fils... Fais au moins une chose de bien dans ta vie...

- Ahhh...

- Bouge-toi ou je la défonce ! Putain de bordel de merde !

- C'est bon... chevrotait-on du derrière. C'est bon... J'y suis. Voilà.

La porte s'ouvrit sur le fils accroupi ; les clés lui sautaient des mains, tant il avait d'émoi.

- Désolé... J'ai mis des verrous sur toute la hauteur, dit-il avec un sourire instable et crispé. Il faudra que...

- Ferme-la.

Sur le seuil, son père était arrêté à contempler le logis ; et le grand-père en faisait tout autant, cessant pour un instant de geindre. Voilà des années qu'ils n'y avaient pas mis les pieds ; ils en restaient bouche bée.

- Quel foutoir ! ne put retenir à la fin le père.

Et le grand-père immédiatement de repartir, le sang plein la bouche :

- Tais-toi Tommy ! J'ai encore des choses à dire avant ma mort, alors commencez par promettre de ne pas crier et de ne pas vous chamailler...

Les deux en questions promirent sans chicaner, ce qui ne les empêcha pas bientôt d'ignorer complètement son discours, affairés qu'ils étaient à ses blessures. Tommy réclama de l'alcool et des bandes, de quoi fournir les premiers soins, un *doc* prendrait le reste en charge ; le fils obéit et offrit par surcroît de faire une piqûre savamment dosée de morphine, cela produisait peu ou prou le même effet qu'une aspirine.

- Je sais ce qu'est la morphine fils, répondit Tommy en lui fouillant le fond des yeux. Ce qui m'étonne par contre, c'est que tu en aies là, à disposition, tout exprès...

Le fils prenant la relève au chevet, son père le délaissa pour procéder à un examen plus minutieux du lieu. Il vérifiait à vue d'œil la teneur des solutions, lisait l'étiquette des produits,

manipulait un ustensile ; tout cela en égrenant, comme à part lui, de petits oui pensifs. De temps à autres le fils intervenait tandis qu'il préparait la seringue, quand son père stoppa devant une bille semblable à ces billes de plomb qu'utilisent aux récréations les enfants :

- Je la prénomme Eos ; ne la touche pas, c'est ma dernière création. S'il arrivait qu'on l'ingérât, l'enveloppe un temps résisterait à la digestion, puis elle finirait par se désagréger, les acides avec le composé interne entreraient en réaction, tout serait irrémédiablement brûlé par un rayon de six mètres.

- Oh oui ?... Eos... C'est y pas charmant...

Cependant, le fils s'était attelé à piquer l'agonisant. L'affaire n'était pas des plus simples car il devait auparavant satisfaire à toutes sortes de fantaisies. L'*aïeul* se disant un pied dans la tombe, il devait prêter serment, jurer, prêter l'oreille à ses conseils...

- J'ai passé ma vie à faire des erreurs. Les femmes, les enfants peuvent en faire mais pas nous...

- Nous filons notre vie d'erreurs *aïeul*. Nous ne faisons que cela, des erreurs. Notre vie n'est qu'une trame d'erreurs. Sans elles, il n'est rien ; aucune vie ; qu'une marche lugubre et morne... Détends-toi, ponctua-t-il en baisant la saignée.

- Non, tu ne m'écoutes pas petit...

C'est vrai, il ne l'écoutait pas : il serrait le garrot et cherchait la veine.

Aussi, absorbé dans sa tâche et la discussion, il n'avait pu entendre monter crescendo la voix du père :

- ...Une règle d'or pourtant simple... ne pas toucher aux drogues... Mais même ça il n'a pu y tenir... Toute ta pauvre vie tu n'auras donc été qu'un con fils ! Hein ! Une merde ! Un zéro ! tonna-t-il enfin.

A ces mots, tout de même, les oreilles ne lui chauffèrent pas peu. Il se retourna vivement afin de faire face : celui-ci l'avait mis en joue.

- C'est toi chien ! camé jusqu'à la moelle ! C'est toi qui nous as vendus, pas vrai ?!

Eurent ces mots tombés que dans son dos :

- Tommy, tu as promis ! Lâche cette arme ou gare !

Le grand-père avait happé la seringue et la pressait contre sa tempe.

- Dis-le que c'est toi !...

- Je te préviens : tires sur lui, je l'enfonce en moi !

Entre les deux... il engloutit Eos.

EPILOGUE

LE MENDIANT

A la pointe d'un de ces heureux jours d'été qui suivent les gros orages, je rentrais tout allant chez moi quand, par inadvertance, bête encore de mes orgies nocturnes, il fallut que mon pied foulât un mendiant. C'était, sinon qu'il avait tombé son surplus, ce même alcoolique à barbe inculte, aux cheveux épars et portant soutane ; non seulement il était tout contus et moulu, condamné, la face en sang, mais il y avait avec qu'il empestait !... Et puis, étant posé que je ne souffre aucun spéculateur funèbre ou autre pouilleux attifé par la mort, je ne pus m'abstenir...

Nous étions sous un pont ; le quai que j'empruntais longeait un canal. Il n'avait pas levé la tête : il buvait et rimaillait sur une feuille, sans égard pour quoi que ce fût. Une lampe – à alcool bien sûr – finissait de brûler près de lui... Peut-être, au fond, me suis-je dit plus tard, ne connaissait-il que trop la vie ? Peut-être aussi ne devait-il jamais la connaître ?... Quoi qu'il en soit, me précautionnant contre un éventuel ennui, je lançai l'oeil à droite à gauche : rien. Vigoureusement, j'empoignai la tête et la plongeai dans l'eau ; le bougre s'est franchement bien débattu. Puis je lestai d'une lourde pierre son corps sans souffle et l'offris au canal. J'ai bien ri. Ce matin-là, je dormis en paix, sans rêver...

Au fait, je ne crois pas m'être présenté... C'est inutile, je pense...

